92

30 C. MIFLIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PASSAGE VENDOME, 19 30 C.

Toute reproduction de l'**ALBUM DRAMATIQUE** est interdite sans l'autorisation des Auteurs et de l'Éditeur.

LE MARCHAND DE PARAPLUIES

REVUE DE L'ANNÉE 1860

EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Beaumarchais, le 17 déc. 1860.

PAR MM. FAULQUEMONT ET COMMERSON

Mise en scène de M. BERTHOLLET. — Musique nouvelle de M. Borsa.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

PERSONNAGES :

JÉROME DURIFLARD	MM. **Dufresne.**	LE BOIS DE BOULOGNE	Mme **Clotilde.**
LE FILS DU DIABLE	**Gobert.**	LA MONNAIE. LA SOLOGNE	**Ad.-Désirée.**
LE JUIF ERRANT	**Marsigny.**	MARIETTE	**R. d'Abzac.**
LE BON DIABLE	**Beaulieu.**	LE CUISINIER	**Henry.**
PIERRE RICHARD	**Néré.**	SAINT-PREUX	**Jules.**
MORTO-INSECTO	**Lapierre.**	LA PLUIE	**Alice.**
BLAISE	**D'hollande**	LA NOUVELLE HÉLOISE	**Madeleine.**
LUCAS	**Ponsin.**	LA BASTILLE	**Blanche.**
UN JEUNE HOMME	**Jules.**	LA PHOTOGRAPHIE	**Léontine.**
DEUXIÈME JEUNE HOMME	**Victor.**	VICTOIRE	**Faye.**
UN VIEUX MONSIEUR	**Dubois.**		

PREMIER ACTE.

Le théâtre représente un coin de la place Royale

SCÈNE PREMIERE.

JÉROME-DURIFFLARD, BOURGEOIS ET BOURGEOISES DU MARAIS ENDIMANCHÉS.

JÉROME (ayant sous le bras un paquet de parapluies). Parapluies!... marchand de parapluies! à 2 fr. 50 centimes... (Regardant en l'air). Bigre, voilà le soleil qui montre le bout de son museau à travers les nuages, je risque fort de faire chou blanc aujourd'hui. Parapluies! marchand de parapluies!

CHOEUR.

Le soleil brille, c'est dimanche,
Vivent les champs et la gaîté.
Prenons bien vite une revanche
De tous les ennuis de l'été.

UN JEUNE HOMME.

De Saint-Maur et de Lavarenne,
A moi les joyeux canotiers!

UNE FEMME.

Allons voir au bois de Vincennes
Comment se portent les fraisiers.

UN VIEUX MONSIEUR.

Loin des embarras de la ville,
Avec mon petit fils François,
Je vais porter à Romainville
Ce cantaloup,

LE JEUNE HOMME.

Vous serez trois.

UN AUTRE.

Comme le temps sera superbe,
Je veux, sous les ombrages verts,
Avec Lise dîner sur l'herbe
Et voir les feuilles de travers.

UN AUTRE A SA FEMME.

Nous mangerons une friture
Chez un pêcheur de Charenton.

LA FEMME.

J'aurai trop faim, je vous le jure,
Pour me contenter d'un goujon.

LE VIEUX MONSIEUR, le nez en l'air.

Mais voyez donc ce gros nuage
Qui, prêt à fondre sur Paris,
Elargit, sinistre présage,
Ses ailes de chauve-souris.
(La pluie commence à tomber.)

LE JEUNE HOMME.

Je crois inutile qu'on aille
Aujourd'hui courir les châteaux
De Saint-Cloud ou bien de Versailles
Pour voir jouer les grandes eaux.

CHOEUR.

Le temps se gâte, c'est dimanche,
Plus de campagne, de gaîté,
Nous aurons, pour toute revanche,
Deux hivers au lieu d'un été.
(La pluie redouble).

JÉROME. Parapluies, marchand de parapluies à 2 fr. 50 centimes. (Les bourgeois lui arrachent des parapluies paient et se sauvent,

SCENE II.

DURIFFLARD, LA PLUIE.

JÉROME. Ne dirait-on pas, en voyant courir ces bourgeois, des grenouilles qui se dépêchent de rentrer un marais?

Y Th. 2554 1861 C.

LA PLUIE. Bonjour, compère Durifflard.

JÉROME. A qui ai-je l'honneur de parler?

LA PLUIE. Comment? tu ne me remets pas, moi, ta bienfaitrice.

JÉROME. Non, mais je commence à vous sentir. (Il ouvre son dernier parapluie).

LA PLUIE. Ah! ah! tu changes de langage!...

JÉROME. Et, en rentrant chez moi, je serai forcé de changer de chemise... Un peu plus loin, dites donc, si ça vous est égal.

LA PLUIE. Encore un ingrat.

Air :

Que d'affronts il faut que j'essuie,
Pourtant, si l'homme m'accordait
La justice qu'il me dénie,
C'est son âme qu'il m'ouvrirait,
Et non son parapluie,
Lorsqu'on dirait
Voilà la pluie.

Le Jockey-club, les jours de course,
Le boutiquier, dans son comptoir,
Le spéculateur, à la Bourse,
La lorette, dans son boudoir,
Les moins dociles, les plus fières,
Tendent la main sous les gouttières
Dès que je coule en ruisseaux d'or.
Que d'affronts, etc.

Lorsque la tempête se rue,
Menaçant de sa grosse voix
Les navires qu'elle remue
Comme des coquilles de noix.
En tombant, j'abats sa furie,
Et les matelots pleins d'espoir
Cinglent joyeux vers la patrie
Qu'ils ne croyaient jamais revoir.
Que d'affronts, etc.

Quand les athlètes du théâtre,
Après de glorieux travaux,
Devant un public idolâtre
Triomphent au bruit des bravos;
Soudain, je me métamorphose,
Je m'éparpille en mille fleurs,
Et, muguet, lys, pervenche ou rose,
Je me jette aux pieds des vainqueurs.
Que d'affronts, etc.

JÉROME. Vous avez du bon, personne ne le sait mieux que moi; mais là, vrai, pendant l'année 1860, vous nous avez rendu trop fréquemment visite.

LA PLUIE. Paris est si beau maintenant, que je ne puis me résoudre à quitter ses magnifiques boulevards; j'étais demandée cependant avec impatience à Tarascon, à Carcassonne, à Brives-la-Gaillarde et dans tout le midi de la France,

JÉROME. A Paris, on vous aurait de bon cœur souhaité un bon voyage, excepte moi, les canards, mes confrères, les choufleurs, les fabricants de caoutchouc, les lapins de la banlieue et les directeurs de théâtres.

LA PLUIE. Eh! mais, c'est déjà quelque chose.

JÉROME. Le reste vous maudissait comme le fléau de la vigne, des citrouilles et des cornichons.

LA PLUIE. Des cornichons, dis-tu, je m'incline devant la majorité; je pars, mais que les Parisiens y prennent garde, ils auront beau tendre la langue, je ne leur donnerai pas, l'été prochain, une seule goutte d'eau. (Elle sort).

Que d'affronts, etc.

SCÈNE III.

DURIFFLARD, LE FILS DU DIABLE.

JÉROME. Au fait, je m'en bats l'œil... maintenant que j'ai gagné près de 15,000 écus à vendre des parapluies à 2 francs 50 centimes, je me dois à moi-même de ne pas rester confondu avec les marchands de peaux de lapins, de robinets et de vieille ferraille qui grouillent dans le macadam. Si je fondais un établissement de bouillon; bah! ils poussent dans tous les quartiers comme des champignons et je risquerais d'en avaler un moi-même un peu salé... Si je m'improvisais confiseur... Ah! je ne sais vraiment quel parti prendre, et il y a de quoi se donner au diable.

LE FILS DU DIABLE (approchant). On parle de mon père, ici?

DURIFFLARD. Il faut pourtant que je plante mes billets de banque quelque part pour leur faire rapporter des pièces de cent sous.

LE FILS DU DIABLE. L'âme d'un Auvergnat sera pour l'enfer un bien maigre cadeau.

DURIFFLARD. A quoi donc me résoudre?

LE FILS DU DIABLE. Bah! les petits présents entretiennent l'amitié.

JÉROME. Un homme bien couvert! Essayons de lui colloquer mon dernier robinson... à 2 fr. 50 centimes, profitez de l'occasion.

LE FILS DU DIABLE. Mais ce n'est pas un parapluie que tu m'offres, drôle, c'est un écumoir; regarde celui-ci et ose le comparer à ton immonde guenille; reluque mon parafax, vois comme c'est étoffé, soigné et solide; un aéronaute ou un vaudevilliste pourrait s'en servir en guise de parachute.

JÉROME. Oh! je le reconnais votre parafox!... tout le monde s'en servirait s'il n'était pas plus facile de trouver 2 francs 50 centimes dans sa poche que 3 pièces de cent sous.

AIR :

Le parafox brave les vents,
Résiste à la grêle, à la pluie,
Pas de tempêtes, d'ouragans
Ni de bourrasques qu'il n'essuie.
O parafox! tes inventeurs
Dépasseraient toutes les bornes
De la fortune et des honneurs
S'ils inventaient les paracornes,
Les paracornes.

JÉROME. Pour posséder des parapluies si cossus, il faut que vous soyez bien riche.

LE FILS DU DIABLE. Je gagne ce que je veux.

JÉROME. Vous avez donc une poule aux œufs d'or?

LE FILS DU DIABLE. Je me contente de la ponte des oies As-tu de l'argent?

JÉROME. 25,000 francs.

LE FILS DU DIABLE. C'est un joli denier. Tu m'intéresses, et je veux t'intéresser dans mes affaires.

JÉROME. Cela devient intéressant; je serai à vous corps et âme.

LE FILS DU DIABLE. L'un ne va pas sans l'autre; tu verras que je suis de bon conseil.

JÉROME. Alors, ce n'est pas vous qui avez engagé la Porte-Saint-Martin à remplacer son parterre par un amour de petit lac entouré de plantes aquatiques qui entretenaient dans la salle une fraîcheur bien agréable pour les spectateurs qui arrivaient du dehors déjà mouillés comme des canards sauvages.

LE FILS DU DIABLE. L'affaire est tombée dans l'eau, mais aussi ...

AIR :

Quelle revanche mirifique
A pris ce théâtre fameux
Dont la recette magnifique
Atteint des chiffres fabuleux.
Avant six heures, dans la rue,
Malgré le froid de la saison,
Le public fait le pied de grue
En l'honneur du pied de mouton.

JÉROME. En ce cas, ce n'est pas vous non plus qui avez joué un pied de Sante-Menehould au poisson volant ?

LE FILS DU DIABLE. Oui, une affaire en l'air qui a nagé entre deux eaux... avant de faire le plongeon.

JÉROME. Ce pauvre poisson n'a pas volé du tout.

LE FILS DU DIABLE. Pas même les actionnaires.

JÉROME. Parbleu ! ils lui auraient enlevé le ballon.

LE FILS DU DIABLE. Maintenant que te voilà des nôtres, il te faut de la tenue.

JÉROME. Je me barbifie tous les dimanches.

LE FILS DE DIABLE. Cela n'est pas assez. Où as-tu donc péché ces habits-là ?

JÉROME. C'est l'œuvre de mon portier.

LE FILS DU DIABLE. J'aurais dû m'en douter ; il aura pris mesure sur son propriétaire.

JÉROME. Alors donnez-moi l'adresse de votre tailleur.

LE FILS DU DIABLE. Avec plaisir, c'est un de mes cousins.

JÉROME. Que vous nommez ?

LE FILS DU DIABLE. Le bon Diable !

DURIFFLARD. Diabje ! mais il y a loin du boulevard Beaumarchais à la rue de Rivoli.

LE FILS DU DIABLE. Tu vas le voir accourir plus vite que le vent.

LE BON DIABLE (entrant en costume de ses affiches).

RONDEAU.

AIR :

Me voici : je suis le *bon Diable*,
Et ce nom, je l'ai mérité,
En me montrant toujours traitable
Pour le prix et la qualité.
Tous mes draps portent l'estampille
De Louviers, Sedan et d'Elbeuf.
Quand c'est ma griffe qui l'habille,
Mon client n'est jamais le bœuf.
Dès l'aube commencent mes courses ;
Je m'élance à travers Paris,
Taillant pour les petites bourses
De vrais costumes de dandys.
Je laisse à d'autres les emphases
De l'enseigne et du prospectus.
Mes gilets, pas plus que mes phases,
Ne seront jamais décousus.
Pas de danger que je me blouse.
Dans mes magasins on peut voir
Au près de la modeste blouse
Briller le splendide habit noir.
Sans ficelles et sans rubrique,
Je vais droit mon petit chemin,
Et ne ferme pas ma boutique
Pour la rouvrir le lendemain.
Me voici....

(Il sort.)

SCÈNE V.

DURIFFLARD, LE FILS DU DIABLE.

LE FILS DU DIABLE. Dès que tu seras cravatté et pantalonné comme tout le monde, je te conduirai au Casino.

JÉROME. Qu'est-ce qu'on y fait ?

LE FILS DU DIABLE. On y boit de la bierre.

JÉROME. En canettes ?

LE FILS DU DIABLE. Non, en musique, et l'on y prend du café avec accompagnement.

JÉROME. De petits verres ?..

LE FILS DU DIABLE. Avec accompagnement de castagnettes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE JUIF-ERRANT, MARIETTE.

LE JUIF ERRANT. Appuyez-vous sur moi, ma chère enfant, je suis plus vieux que le pont Neuf ; mais encore bien solide.

JÉROME. C'est une tuile !... une pompe à feu qui me tombe sur la tête.

MARIETTE. Si vous ne m'aviez servi de guide, je me serais perdue dans cette grande ville.

LE FILS DU DIABLE. Tu connais cette gentille enfant.

JÉROME. Si je la connais... c'est Mariette... une jeunesse que j'ai fréquentée pour le bon motif, pendant mon séjour en Savoie.

LE FILS DU DIABLE. Alors, tu vas te laisser mettre le fil conjugal à la patte.

JÉROME. Je voudrais bien pouvoir l'esquiver.

LE FILS DU DIABLE. Alors, plus de bamboche... Fais semblant de ne pas la connaître.

JÉROME. Je n'oserai jamais.

LE FILS DU DIABLE. Je serai là pour te soutenir.

MARIETTE (voyant Durifflard). Mais je ne me trompe pas... c'est lui... Ah ! Jérôme ! que je suis heureuse de te voir !

LE FILS DU DIABLE (bas). Tais-toi ferme. (A part.) Un si friand morceau n'est pas fait pour un semblable cuistre.

MARIETTE. Comment, Jérôme, vous ne me dites rien.

JÉROME. Je voudrais être dans la lune.

MARIETTE. Avez-vous déjà oublié que nous avons effeuillé des marguerites ensemble dans le bois d'Annecy.

JÉROME. Je n'ai rien effeuillé du tout.

MARIETTE. Vous ne pouviez pas, disiez-vous, me prendre pour votre ménagère, parce que je n'étais pas française, l'obstacle a disparu.

AIR :

Mes frères les Savoisiens
Remplis d'un dévouement sincère
Autant que les Parisiens
Chériront leur nouvelle mère,
Jérôme, puisque mon pays
S'annexe au vôtre et s'y rassemble
Ainsi que vous l'avez promis
Faisons les deux noces ensemble.

JÉROME. Je ne vous ai rien promis et je ne sais pas ce que vous voulez dire.

MARIETTE. Qu'ai-je entendu ?

JÉROME. Je ne vous vois aujourd'hui pour la première fois.

MARIETTE. Mais regardez-moi donc, c'est moi, je suis Mariette.

JÉROME. Mariette ou Margotton, cela m'est parfaitement égal.

LE FILS DU DIABLE. (bas) Tu es magnifique !

MARIETTE. J'ai fait cent lieues à pied pour vous rejoindre.

JÉROME. Ce n'était pas la peine de vous déranger... Est-ce qu'un homme comme moi peut se montrer en public avec des femmes qui portent des marmottes.

MARIETTE. Mais je n'en porte pas.

JÉROME (montrant le fichu quelle a sur la tête). Qu'est-ce que c'est que cela?

LE FILS DU DIABLE. Très-joli, très-joli!

LE JUIF ERRANT. Si le cœur de maître Durifflard est aussi mauvais que ses calembourgs, je vous plains, Mariette!

MARIETTE. Ainsi tout est fini?

JÉROME. Rien n'est fini, puisque nous n'avons pas même commencé, je vous baise les mains.

LE FILS DU DIABLE. Va m'attendre, chez Charles, au café à côté. (Jérôme sort).

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté JÉROME.

LE FILS DU DIABLE. Félicitez-vous, ma charmante, d'échapper aux pattes de ce vilain monsieur.

LE JUIF ERRANT. Ce n'est pas un homme.

LE FILS DU DIABLE. Non, c'est un auvergnat.

MARIETTE. Oh! j'en mourrai!...

LE FILS DU DIABLE. Allons donc à Paris, on ne meurt pas d'amour, ma belle, on en vit au contraire, donnez-moi un petit coin de votre cœur, et je vous rendrai la plus heureuse, la plus enviée des filles de la terre.

LE JUIF ERRANT. Prends garde, Mariette, c'est le Fils du Diable.

MARIETTE. Que ma patronne me protége.

LE FILS DU DIABLE.

RONDEAU.

AIR :

C'est vainement qu'il se rebiffe,
Notre siècle d'or et de fer,
Danse la polka sous la griffe
Du roi biscornu de l'enfer.

La fille et les filles du Diable
Sont reines aux Variétés,
Un pauvre diable est le coupable,
D'un magasin de nouveautés.
Les bons diables sont très-rares,
On en rencontre cependant,
Mais ce n'est pas chez les avares
Qui gardent ce diable d'argent.
Quand dans sa bourse, un misérable
Trouve le diable qui l'attend,
Il vend, hélas! son âme au diable
Qui le marchande... il en a tant!
Du Diable, on lit les mémoires
Avec moins de terreur encor,
Que les insipides grimoires,
De son bottier ou d'un recor.
Dans le magasin d'un libraire,
Où l'on vend des A-B-C-D,
Sous l'œil gognenard de mon père,
On voit un jeune abbé céder.
Au diable soient les amulettes,
Pour mette un terme à ses forfaits,
Puisque les marchands d'allumettes,
Se vantent d'avoir ses secrets.

Le public est toujours aimable,
Pour les auteurs heureux en choix,
Aussi les Pilules du Diable
L'ont fait aller 1,200 fois.
Robert le Diable est magnifique
Avec Gueymard, à l'Opéra;
Pourtant, à l'Opéra-Comique,
La part du diable restera.
Le loyer est considérable,
Et malgré cela, que de gens
Ont, dans les sept châteaux du diable
Gratis, de beaux appartements.
Au jeu, chez sa maîtresse, à table,
Quand on a des désagréments,
Qu'invoque-t-on, sinon le diable,
Qui répond à l'appel : « Présent! »
Les boursiers empoignent par pile
Des sacs d'écus sur son autel,
Mais lui-même reçoit sa pile
A la fontaine Saint-Michel.

C'est vainement, etc.

Tu m'as donc reconnu, maître Isaac Laquedem?

LE JUIF ERRANT. Parbleu!... tu as fait un assez long séjour sur l'affiche de la Gaité... A propos, dis-moi donc pourquoi, dans la pièce qui porte ton nom, tes frères, traqués par toutes les polices de l'Allemagne, se pavanaient, au lieu de se cacher, dans de splendides manteaux rouges?

LE FILS DU DIABLE. C'était pour ne pas faire toujours la même chose avec la même chose, mais toi-même, mon vieux, tu as donc brûlé la politesse à l'Ambigu-Comique?

LE JUIF ERRANT. Qui s'est enfin décidé à signer ma feuille de route après cinq mois de garnison forcée.

LE FILS DU DIABLE. Alors, tu dois avoir besoin de dérouiller tes jambes, bon voyage Isaac, si tu passes par la Chine, tu diras à l'armée expéditionnaire, que la France est très-contente de ses premières armes, et qu'elle attend de ses nouvelles avec impatience.

LE JUIF ERRANT. Avant de partir, je prétends arracher cet ange de tes griffes!

LE FILS DU DIABLE. Pour la confisquer à ton profit, vieux Sardanapale, songe donc, Isaac, que tu as 1860 ans sur la tête et cinq sous dans ta poche.

LE JUIF ERRANT. Est-ce un défi? je l'accepte!...

LE FILS DU DIABLE. Et tu seras vaincu sans combat, car je vais appeler à mon aide, la plus puissante des divinités de l'enfer... A moi, la Monnaie!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA MONNAIE, PEUPLE.

CHŒUR.

AIR :

Pour te posséder, ô Monnaie,
A tout nous sommes résolus,
Si ta main charmante nous paie,
En or, en billets, en écus.

LA MONNAIE. Par Plutus à la barbe d'or, qu'il y a de gens à Paris qui courent après la monnaie. (Elle jette de l'argent à la canonnade). Tenez, hommes avides... régalez-vous, gourmands, et laissez-moi un instant de repos, la caisse est fermée jusqu'à demain.

CHOEUR.

Pour te posséder, etc.

LA MONNAIE. Maître, me voilà.

LE FILS DU DIABLE. Eh bien, maître Isaac, en voyant cette charmante fille, ne sens-tu pas quelque velléité d'être porte-monnaie?

LE JUIF ERRANT. Hélas! mon cœur est éteint!
LA MONNAIE. Je veux le rallumer.

AIR :

A tous les peuples de la terre,
La monnaie impose ses lois,
Elle règne sur la chaumière,
Comme dans le palais des rois.

Soit qu'au soleil ou bien dans l'ombre,
Ils escamotent mes faveurs,
On ne saura jamais le nombre
De mes fervents adorateurs.
Sur les flots, c'est à ma recherche
Que vole le hardi marin,
Pendant que le filou me cherche
Dans les poches de son voisin,
Quoique bonne fille, je grogne
Quand un Lombard, lâche fripon,
De sa main avide me rogne,
Et déshonore mon cordon.
Je préfère l'enfant prodigue,
Qu'entraînent ses jeunes désirs,
Et qui sans compter, me prodigue
Aux compagnons de ses plaisirs.
Aussi bien que l'eau des Florides,
En noir je teints les cheveux blancs
Et fait disparaître les rides
Des visages de soixante ans.
Il est peu d'exemple qu'on manque
De venir à mes rendez-vous,
A Paris, les billets de banque
Passent avant les billets doux.
Je dompte les plus indociles,
Quand on leur refuse crédit,
Et grâce à moi, les imbéciles
Passent pour des garçons d'esprit.
Parfois, dans les jours de bataille,
Pour renverser les bastions,
Il arrive que ma mitraille
Vaut mieux que celle des canons.
Je ne crains rien sinon la rouille,
Et quelque soit l'événement,
Seule, jamais je ne me brouille,
Avec aucun gouvernement.
Il est pourtant des cœurs sublimes,
Que je ne fais jamais plier,
Et des dévouements magnanimes,
Que tout mon or ne peut payer.
Ceux-là, les vrais fils de la France,
Sous son drapeau, savent mourir,
Ou leur génie à sa puissance,
Ouvre les champs de l'avenir.
La monnaie, etc.

LE FILS DU DIABLE. Alors, tu vas nous donner un échantillon de tes petits talents.

LA MONNAIE. Rien de facile comme de faire venir marchands, surtout quand on a des sonnettes. (Elle secoue un sac plein d'écus).

LE FILS DU DIABLE. Comment, Isaac, tu nous quittes?

LE JUIF ERRANT. Tu me reverras bientôt.

MARIETTE. Emmenez-moi, bon vieillard.

LE JUIF ERRANT. Non, mon enfant, reste, il le faut... autant que tu subisses aujourd'hui que plus tard l'epreuve à laquelle si peu de femmes ont le courage de résister... quoi qu'il arrive, je veillerai sur toi. (Il sort).

LE FILS DU DIABLE. N'écoutez pas ce vieux radoteur.

LA MONNAIE. Et fiez-vous à moi, j'irai au-devant de vos moindres désirs, nous vous ferons des papillottes avec des billets de banque.

MARIETTE. Oh! Jérôme, que tu seras coupable, s'il m'arrive malheur.

DEUXIÈME ACTE.

Le théâtre représente un salon, porte au fond. Une table de toilette et un siége à gauche.

SCENE PREMIERE

LE FILS DU DIABLE, LA MONNAIE, MARIETTE, MARCHANDS, puis SAINT-PREUX.

LA MONNAIE. Oh! oh! voilà déjà un loup qui vient rôder autour de notre brebis.

LE FILS DU DIABLE. Il a senti la chair fraîche.

SAINT-PREUX. Vous vous trompez, je suis Saint-Preux, l'amant de la Nouvelle Héloïse.

MARIETTE. Vous êtes un petit menteur... Vous dites que vous êtes cinq preux... et je vous vois tout seul.

SAINT-PREUX. Mon costume moderne vous empêche de me reconnaître; mais je vais vous apprendre le motif de ma métamorphose. Après m'avoir tant aimé, la perfide Julie m'a planté là depuis un siècle.

LA MONNAIE. C'est qu'elle avait assez de ta correspondance.

SAINT-PREUX. Immortel, grâce au génie de J.-J. Rousseau, son illustre père, j'ai parcouru pour la retrouver, les cinq parties du monde.. pas plus de Julie... que de barbe à mon menton ou dans le creux de votre main..Enfin, il y a un mois,arrêté par hasard à l'angle de la rue du Temple et de la rue Rambuteau, j'avisai au-dessus d'un vaste magasin de nouveautés... le nom si cher et si doux de la Nouvelle Héloïse... Pour ne pas effaroucher mon ingrate, je me suis présenté chez elle en qualité de commis. Je pourrais sans doute me venger en offrant mon cœur aux femmes charmantes qui viennent en foule me demander du mérinos et de la percaline, mais du rayon où j'étale, j'ai toujours l'œil fixé sur mon astre, et quand je fais l'article aux chalands, je ne puis m'empêcher de leur dire :

AIR : *Heureux hobitants, etc.*

Venez admirer,
Messieurs, ma Nouvelle Héloïse ;
C'est à son comptoir
Qu'elle est surtout charmante à voir.
On peut se mirer,
En achetant sa marchandise,
Dans ses yeux toujours
Aussi brillants que son velours.

Le monde élégant,
Que sa grâce mutine flatte,
Trouve son satin
Moins blanc et moins frais que son teint.
Il jette le gant
En ajustant le nœud de sa cravatte
Au friand minois
Qui n'a que l'embarras du choix.

A chaque saison,
Les étoffes les plus nouvelles
S'offrent à nos yeux
Dans un ensemble harmonieux.
A ce gentil hameçon
On voit mordre les plus rebelles.
Tout est enlevé
Avant l'étalage achevé.

Chez moi, l'on a tout,
Linge, modes, rouennerie,
Du drap pour surtout,
Mouchoirs de poches et de cou,
Manchons de matou
Et de Martre de Sibérie,
Bon marché surtout,
Car de tous, je connais le goût.

Mademoiselle Mariette, comme une jolie femme sans toilette, est un printemps sans roses, la Nouvelle Héloïse compte sur votre prochaine visite.

LE FILS DU DIABLE. J'irai avec elle et nous mettrons tes magasins au pillage. Ta maîtresse me doit une fière commission, car le Fils du Diable lui envoie bien des clientes.

SAINT-PREUX. Nous réglerons cette affaire. En attendant, apprenez à ces dames que la Nouvelle Héloïse leur fera cette année un charmant cadeau d'étrennes.

MARIETTE. Qu'est-ce que ça sera ?

SAINT-PREUX. Je ne veux pas, en vous le disant, leur ôter le plaisir de la surprise.

REPRISE, ENSEMBLE.
Venez, etc.

SCENE II.

LE FILS DU DIABLE, LA MONNAIE, MARIETTE, DES MARCHANDES.

CHOEUR DES MARCHANDES.

AIR :

Avec transport nous accourons
Au bruit charmant de la sonnette ;
Hâte-toi donc de faire emplette
De tout ce que nous possédons.

LA MONNAIE. Ah ! voici la Nouvelle Héloïse.

LE FILS DU DIABLE. Je suis fâché que le Juif-Errant soit parti ; il a beaucoup connu le père de mademoiselle, qui a tiré le mien par la queue pendant toute sa vie.

LA MONNAIE. Vous habitez toujours rue Rambuteau ?

LA NOUVELLE HÉLOISE. Oui, madame.

LE FILS DU DIABLE. Je vous engage à déménager au plus vite pour aller loger rue Jean-Jacques-Rousseau.

LA NOUVELLE HÉLOISE. Qu'importe ma demeure ? Le monde entier qu'il a illuminé de sa gloire immortelle, n'est-il pas la patrie de mon père ?

RONDEAU.

AIR :

Messieurs, la nouvelle Héloïse
A de son aïeul hérité
Sa haine contre la sottise,
Son amour de la vérité.
Ma maison, depuis que je l'ouvre,
Sur des roulettes a marché.
Elle n'a point l'éclat du Louvre,
Mais on y vend à bon marché.
En courant les villes de France,
On est étonné de mes prix,
Et pour la mode je distance
Même la ville de Paris.
Que d'autres se mettent en peine
De donner du vieux pour du neuf,
Du coton au lieu de la laine
Et du Sedan pour de l'Elbeuf,
J'ai descendu la crinoline
A des prix vraiment fabuleux,
Et, pour les crêpes de la Chine,
Bientôt je pourrai faire mieux.
J'accueille les dames qui viennent
Avec laquais et parchemins,
Et les grisettes qui deviennent
Aussi rares que les carlins.
Aux gandins qui vont en calèche
De l'Inde j'offre les foulards,
Et je garde le casque à mèche
Pour les maris et les jobards.
Messieurs, la nouvelle Héloïse
A de son aïeule hérité
Sa haine contre la sottise,
Son amour de la vérité.

LA MONNAIE. Continuez, mon enfant, comme vous avez commencé, et je ferai tomber sur vous une pluie continuelle...

HÉLOISE. Assez de pluie comme cela.

LA MONNAIE. Une pluie d'écus et de napoléons.

HÉLOISE. A la bonne heure.

MARIETTE (choisissant dans la boîte à ses pieds). Oh ! la jolie robe !... le beau châle !.. les magnifiques dentelles !.. le délicieux manchon !.. que cette berthe gentille !.. et tout cela serait pour moi !.. non, c'est impossible.

LE FILS DU DIABLE. Ce n'est que le début... vous en verrez bien d'autres...

LA MONNAIE (tendant son sac). Prenez sans compter, charmante Mariette, et dépensez de même.

LE FILS DU DIABLE (bas à la Monnaie). Elle mord à l'hameçon ; ne lui laissons pas le temps de respirer.

LA MONNAIE (regardant Mariette dont la toilette est terminée). Elle est maintenant gentille à croquer.

LE FILS DU DIABLE. Et on la croquera !...

MARIETTE. Si Jérôme me voyait avec ces beaux atours, je lui plairais peut-être, et il aurait regret de m'avoir délaissée.

LE FILS DU DIABLE. Comment, Mariette, vous pensez encore à ce rustre?

MARIETTE. Dam!.. on n'a qu'un cœur, on ne doit avoir qu'un amour.

LE FILS DU DIABLE. En Savoie, c'est possible, mais à Paris, les choses se passent autrement. (Bas à la Monnaie.) Éveille son orgueil.

LA MONNAIE (approchant une glace de Mariette). Regardez-vous là-dedans, mon joli chérubin.

MARIETTE (se regardant). Ai-je la berlue?. Comment, ce serait moi?.. moi, Mariette, fille de Bonaventure, le sonneur de cloches d'Annecy et de Véronique, la gardeuse de dindons?.. Il me semble que c'est un rêve, et j'ai peur de me réveiller.

AIR :

Comme une demoiselle,
Me voilà maintenant,
Et je me vois si belle
Que j'ai peur quasiment.
Jarni! qu'en mon village
Les filles bisqueraient
Si, dans cet étalage,
Elles me reluquaient.

Oui, mais je me demande
C'qu'on me demandera
Pour me faire ainsi l'offrande
De tous ces affiquets-là.

Si j'allais à la fête
Avec ces beaux bijoux,
Je tournerais la tête
Aux garçons de chez nous.
J'dois avoir fière mine
Dans c'te cage à poulet
Qu'on nomme crinoline
Chez monsieur le sous-préfet.

Oui, mais, etc.

LE FILS DU DIABLE. Est-ce qu'une jolie femme n'a pas toujours de quoi payer ses dettes?

LA MONNAIE. Sans même avoir besoin de recourir à moi.

MARIETTE. Serait-il Dieu possible?

LE FILS DU DIABLE. Quelle naïveté!

LA MONNAIE. Quelle fleur d'innocence!

LE FILS DU DIABLE. Mariette, vous possédez des trésors que vous ignorez vous-même.

MARIETTE. Vous verrez que vous n'avez pas obligé une ingrate.

LA MONNAIE. La victoire nous sera vraiment trop facile!

LE FILS DU DIABLE. Qui sait?..Dans les rencontres d'amour et de guerre, les plus rudes à désarmer sont souvent ceux qui ne savent pas se mettre en garde.

MARIETTE. Si vous voulez être bien gentil, ne me faites pas languir, j'ai déjeûné avec une tasse de lait, et entre nous, je ne serais pas fâchée de casser une croûte.

LE FILS DU DIABLE. Et vous ne le disiez pas... Parlez, Mariette, et faites votre carte.

MARIETTE. Ma carte? Est-ce que vous voulez me faire dîner avec la dame de pique et le valet de carreau?.. J'aimerais mieux une bonne tranche de lard et de la soupe aux choux.

LE FILS DU DIABLE. Fi donc!.. Il n'y a pour vous rien d'assez friand, ni de trop délicat. Allons, la Monnaie, agite ta sonnette et fais venir Passoir.

LA MONNAIE. Entendre, maître, c'est obéir. (Elle secoue son sac aux pièces de cent sous.)

SCENE III.

LES MÊMES, UN CUISINIER avec veste et berret blancs), UN CUISINIER (portant un panier).

(Pendant que le cuisinier chante son rondeau, la Monnaie, Mariette et le Marmiton mettent le couvert.)

LE CUISINIER.

RONDEAU.

AIR :

Du vieux Noé suivant l'exemple,
Je ne mets pas d'eau dans mon vin.
On le sait, au faubourg du Temple
Et même au faubourg Saint-Martin.

Mes bouteilles sont toujours pleines
De pur Mâcon, de vieux Bordeaux,
Et je ne vends pas de Suresnes
Sous le nom de Château Margaux.

A Montreuil, je cueille mes pêches;
A Fontainebleau, mon raisin;
Je fais venir mes carpes fraîches
Et mes écrevisses du Rhin.

Les auteurs et les journalistes
Souvent en petit comité
Avec leurs amis, les artistes
Chez moi trinquent en liberté.

Je reçois aussi le lyrique,
Car on y sait que mon total,
A moins de repas homérique,
N'a jamais été musical.

De prime abord et sur la mine,
Devinant mon parisien,
Je sais, avec la galantine,
Affrioler le galantin.

L'oreille au guet, quand on m'appelle,
Je cours à travers mes salons :
« Que faut-il à mademoiselle,
« Des huîtres ou des cornichons? »

—Garçon, qu'on m'apporte une fraise;
—En hiver, c'est du fruit nouveau;
—Voulez-vous quelle soit anglaise:
—Je veux une fraise de veau.

—Où sont mes œufs?— On vous les pèche,
—Une limande, — Est-ce au persil?
—On met ces dames à la broche,
Et ces messieurs sont sur le gril.

Modestement je me retire
Sans jamais me faire prier,
Lorsque les gens ont à se dire
Quelque chose en particulier.

Afin de n'agacer personne
D'un seul coup je mets le couvert
Et j'attends toujours que l'on sonne
Avant d'apporter le dessert.

Du vieux Noé... etc.

LE FILS DU DIABLE. Eh bien! drôle, tu montres de l'esprit?

LE CUISINIER. Quand je sers ces messieurs et ces dames, j'accroche un bon mot par-ci, un calembourg par-là, et j'ai fini par enjoliver ma conversation, comme on met de la moutarde dans la remoulade, et du persil autour du bœuf.

LE FILS DU DIABLE. Vous offrirai-je une patte de homard?

LE CUISINIER. Il rougit de plaisir d'être sur l'assiette de mademoiselle.

LA MONNAIE. Le drôle est amusant.

MARIETTE. J'aime mieux une aile de ce gros moineau.

LE FILS DU DIABLE. C'est un perdreau truffé.

LE CUISINIER. Lequel aurait été bien heureux de son vivant s'il avait connu l'honneur qu'on lui reservait après sa mort.

LA MONNAIE. Tu as donc toujours le petit mot pour rire.

LE CUISINIER. Et même le gros, quand ces dames daignent le permettre.

LE FILS DU DIABLE. On voit bien que tu n'es pas bouché.

LE CUISINIER. C'est la différence qui existe entre moi et mes bouteilles.

LE FILS DU DIABLE. Alors fais sauter le casque de cette rouillarde de champagne. (Le cuisinier débouche un flacon de champagne et remplit les verres). A votre santé, gentille Mariette!

MARIETTE. Une minute!... avant de boire, il faut que je sache ce qu'il y a dans mon verre; maman m'a défendu le vin pur, en me disant qu'il portait à la tête.

LA MONNAIE. Et que la tête emportait le cœur, n'est-ce pas?

LE FILS DU DIABLE. Ne craignez rien, ce breuvage est tout bonnement de la limonade gazeuse... (Bas à la Monnaie). Gazons!

MARIETTE (buvant). Tiens, ça pique, mais c'est bon tout de même!

LE FILS DU DIABLE (versant). Toujours.

MARIETTE. Comme ça gratte agréablement le gosier...

LE FILS DU DIABLE (élevant son verre). Aux rois du plaisir : à Bacchus, à l'Amour!...

MARIETTE. L'amour! qué qu'c'est çà?

LE FILS DU DIABLE. Je me ferai un bonheur de vous l'apprendre.

MARIETTE. Je le demanderai à Jérôme.

LE FILS DU DIABLE. Votre Jérôme est bien loin, s'il court encore, et sur ces matières-là, j'en sais plus long que lui.

AIR :

Des heureux jours de la jeunesse
Mes amis, sachons profiter,
Et quand sévira la vieillesse
Nous n'aurons rien à regretter.

LA MONNAIE.

L'avare soupçonneux me serre
Sous les clefs de son coffre-fort.
Autant vaudrait mettre une pierre
A la place de son trésor.

A l'église de mon village,
Quand Jérôme me mènera
La fleur d'oranger au corsage,
Notre curé nous bénira.

LE CUISINIER.

L'existence sans amourette
A mon avis serait souvent
Aussi fade qu'une omelette
Dont le beurre serait absent.

LE FILS DU DIABLE.

Que les philosophes moroses
Prennent souci de l'avenir;
Si le printemps donne les roses
N'est-ce donc pas pour les cueillir?

TOUS.

Des heureux jours... etc.

LE FILS DU DIABLE. Maintenant, jeune gâte sauce, enlève ces bibelots, et va voir à ta broche si nous y sommes.

LE CUISINIER. N'oubliez pas mon pour boire.

LA MONNAIE (lui donnant une poignée d'argent). Tends tes deux mains... à Paris, qu'on aille en voiture, au théâtre, au café, n'importe où... on trouve des gens qui vous demandent pour boire et jamais pour manger; il semblerait à les entendre que le peuple français est le plus altéré de la terre.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Des heureux jours..., etc.

(Le Cuisinier sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins le CUISINIER.

LE FILS DU DIABLE. Eh bien! Mariette, comment vous trouvez-vous de votre séjour à Paris?

MARIETTE. Attendez donc que je sois arrivé..., mais je ne sais pas ce que j'ai.. tout tourne autour de moi, mes idées sautent comme des cabris, et il me semble que je vous vois deux nez.

LA MONNAIE. C'est probablement l'effet de l'air que nous venons de chanter.

LE FILS DU DIABLE. Buvez encore un peu de limonade, ça vous remettra.

LA MONNAIE (bas au Fils du Diable). La raison restera au fond de la bouteille.

LE FILS DU DIABLE. Le moment est venu de commencer l'attaque.

TRIO.

AIR :

Que le désir aux traits de flamme
T'enveloppe de volupté;
A toi ma vie, à moi ton âme :
Je la veux pour l'éternité.

Je vois sur ta bouche rieuse
Un frais baiser prêt à fleurir,
Permets à ma lèvre amoureuse,
Mon doux ange, de le cueillir.

Souffre, de grâce, que j'effleure
(Mariette le repousse.)
Ce bras si blanc et si dodu,

MARIETTE.

Laissez-moi tranquille, où je pleure,
Car maman me l'a défendu.

(*Reprise.*)

LE FILS DU DIABLE, LA MONNAIE.

Que le désir, etc.

MARIETTE.

Mon bon ange éteindra la flamme
Qu'allume en vain la volupté,
Et je conserverai mon âme
A lui seul pour l'éternité.

LE FILS DU DIABLE.

Je veux qu'à ta taille divine
Mes dix doigts servent de prison.

MARIETTE.

Sans doute que monsieur badine ;
Mais je lui dirai toujours non.

LA MONNAIE (bas au Fils du Diable).

Démon, la colombe s'échappe...

LE FILS DU DIABLE.

Je ne suis pas encor vaincu.
(Il cherche à lutiner Mariette qui résiste).

MARIETTE.

A bas les griffes, ou je tape.
Car maman me l'a défendu.

REPRISE DE L'ENSEMBLE :

LA MONNAIE.

LA MONNAIE. Comment ! toi, le Fls du Diable, tu te laisserais battre par une fille des champs... il y aurait de quoi t'arracher les cornes...

LE FILS DU DIABLE. Non, il n'en sera pas ainsi, quand je devrais appeler à mon aide toutes les légions infernales.

MARIETTE (à part). Ses yeux me font peur.

LA MONNAIE. Il est inutile pour si peu de déranger tant de monde.

MARIETTE (à part). Il ressemble à notre chat quand il guette une souris

LE FILS DU DIABLE, Que me conseilles-tu de faire?

LA MONNAIE. Je te conseille d'appeler le bois de Boulogne à ton aide... On vante partout son système d'acclimatation; peut-être parviendra-t-il à apprivoiser cette chèvre sauvage.

LE FILS DU DIABLE. Tiens, c'est une idée !

LA MONNAIE. Veux-tu que je le sonne?

LE FILS DU DIABLE. Sur le champ.

LA MONNAIE (agitant son sac). Il ne s'est pas fait attendre, le voilà qui s'élance, entouré de ses biches.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BOIS DE BOULOGNE habillé et couronné de feuillage. FEMMES ÉLÉGAMMENT VÊTUES.

LE BOIS DE BOULOGNE.

RONDEAU.

AIR :

J'acclimate les grenouilles,
Les vigognes, les poireaux,
Les escargots, les citrouilles,
Et les autres bestiaux.
Quand le soleil sur mes vitres,
Darde ses vives lueurs.
A l'ombre j'ai des bancs d'huitres.
Pour asseoir les promeneurs,
J'envoie au Conservatoire,
Mes merles, mes sansonnets,
Et pour les chaires d'histoire,
J'élève des perroquets.
Mes marmottes, mes tortues,
Pincent de l'accordéon.
Et je commande à mes grues,
Des pièces pour l'Odéon.
Je prends mes vaudevillistes,
Parmi mes plus fins renards,
Et cherche des journalistes
Au milieu de mes canards.
Mes filets de crocodiles
Sont, au dire des gourmands,
A digérer plus faciles
Que les poulardes du Mans.
Je leur offre des brochettes,
De succulents colibris,
Qui, comme les alouettes,
Du ciel tombent tout rôtis.
Les cockneys viennent de Londres
Par mer et par bataillon,
Pour voir mes autruches pondre
Des œufs plus gros qu'un melon.
A mon succès rien ne manque,
Mes biches chassant le daim,
Guettent ses billets de banque,
Qu'elles brouttent dans sa main.
Améliorant les races
Des cornichons et des rats,
Je puis rendre moins rapaces,
Les loups et les Auvergnats.

J'acclimate, etc.

LA MONNAIE. Puisque vous avez l'habitude de semblables métamorphoses, faites-moi donc vite une brebis égarée de cette petite Savoisienne.

LE BOIS DE BOULOGNE. Je n'ai rien à vous refuser, madame la Monnaie, à charge de revanche.

LA MONNAIE. J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre de moi ?

LE BOIS DE BOULOGNE. Je mentirais en disant le contraire. Aussi, pour aller plus vite en besogne, je vais prier mes biches de se charger de l'éducation de Mariette.

LE FILS DU DIABLE. Bien trouvé, mon cher Bois de Boulogne, en fait de ruse et de coquetterie, il semblerait que les femmes ont inventé l'enseignement mutuel.

LE BOIS DE BOULOGNE. Pour commencer, mes petites chattes, donnez à votre nouvelle compagne une leçon de danse.

LA MONNAIE. De menuet ou de gavotte.?

LE BOIS DE BOULOGNE. De quelque chose de plus gaillard et de moins rococo.

LE FILS DU DIABLE. C'est presque toujours en dansant que les fillettes font un premier faux pas, à l'âge où l'on voit tout en rose.

BOIS DE BOULOGNE. J'ai couvert de mes rameaux bien des péchés de cette couleur-là. La main aux dames et en avant la musique ! (Danse).

MARIETTE. Mordienne ! c'est bien plus amusant que les bourrées de la Savoie.

LA MONNAIE (bas au Bois de Boulogne). Le charme opère.

LE FILS DU DIABLE. Maintenant, un baiser?

MARIETTE. Pas de cela, Lisette.

LE FILS DU DIABLE. C'est le droit !...

MARIETTE. Du seigneur?...

LE FILS DU DIABLE. Non, du danseur... voyez si les autres se font tirer l'oreille.

MARIETTE. Je ne veux pas être moins polie que ces dames... (Le fils du Diable l'embrasse 3 ou 4 fois). Assez ! assez ! quel enragé !

LE FILS DU DIABLE. Si vous croyez que j'en ai trop pris, vous me les pouvez rendre.

MARIETTE. On ne m'enjeôlera pas.

LE FILS DU DIABLE. Vous n'auriez pas à vous plaindre de moi, si vous vouliez permettre que je vous fréquentasse.

MARIETTE. Si vous me fréquentassez, il faudra m'épousez dare dare?

LE FILS DU DIABLE. Plutôt mille fois qu'une!

LA MONNAIE (au Bois de Boulogne). La voilà qui prend feu !

LE BOIS DE BOULOGNE (id.). Parbleu ! j'ai fourni le fagot.

MARIETTE. Vous me conduirez à l'autel?

LE FILS DU DIABLE. Sur le champ ! partons !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE JUIF-ERRANT.

LE JUIF ERRANT. Arrêtez ! arrêtez !...

LE BOIS DE BOULOGNE.

Quel est cet escogriffe!

LE FILS DU DIABLE.

Je vais l'apostropher par un bon coup de griffes.

LE JUIF ERRANT.

Je brave ton courroux.

LA MONNAIE.

Moi, je vous reconnais.
Vous êtes un acteur qui joue à Beaumarchais,
Et vous avez, devant une rampe éclairée,
Fait rentrer au bercail la brebis égarée.

LE BOIS DE BOULOGNE.

On ne peut, sans avoir une tête à l'envers,
Donner à Beaumarchais la comédie en vers.

LE JUIF ERRANT.

Il faut tout essayer à ce petit théâtre
Pour joindre les deux bouts. Aujourd'hui gai, folâtre,
Avec le beau Jocrisse, il sera goguenard,
Ou s'armant tout à coup du poison, du poignard,
Il représentera les sombres mélodrames,
Qui font peur aux enfants et pleurnicher les femmes,
Il demande un fagot au bois sec, au bois vert,
Afin d'alimenter son feu pendant l'hiver.

LE BOIS DE BOULOGNE.

Moi, je déclarerai, si ces dames permettent,
Qu'un théâtre est gâté lorsque les vers s'y mettent.

LE FILS DU DIABLE.

Assez sur ce sujet; revenez, homme gris,
De grâce, à vos moutons.

LE JUIF ERRANT.

Dites à ma brebis,
J'ai pour elle, monsieur, des entrailles de mère,
Et je veux la mener devant M. le maire,
Afin de lui donner un époux bon vivant,
Qui puisse désormais être son paravant.

LA MONNAIE.

Vous êtes, mon brave homme, une vieille perruque,

LE JUIF ERRANT.

Une perruque?... moi !...

LE BOIS DE BOULOGNE.

Perruque très-caduque.

LE JUIF ERRANT.

Je vais vous en flanquer une, par la morbleu !
Ou le fils de Satan ne verra que du feu,
Vers le commencement, messsieurs, de l'an quarante,
Et pendant tout le cours de mil-huit-cent-soixante,
Je suis plusque pas u n, surpris, interloqué,
D'apprendre que Paris à ce point est toqué.
Qu'à tort et à travers sottement il s'engoue,
Des fétiches qu'il a ramassés dans la boue.
Il les cherche partout et galant chevalier,
Il leur offre la main et leur tient l'étrier,
Il en fait son orgueil, son bonheur, ses délices,
Et s'élance au-devant de leurs moindres caprices.
S'il continue ainsi, je ne sais pas jusqu'où
Il pourra cheminer, sans se casser le cou.
Qu'il soit quart ou demi, c'est un drôle de monde,
La bêtise de l'homme est le champ qu'il féconde.
Il se pavane au bois, trône dans les romans,
Qui recrutent pour lui d'innombrables amants.
Il rit effrontément au nez du ridicule,
En imposant son nom à plus d'un livricule,
Qui lui sert de trompette et crie à tout venant :
Entrez, messieurs, entrez, vous paierez en sortant.
De ses débordements on s'occupe à la ville,
On l'affiche au Gymnase et même au Vaudeville.
Marguerite Gauthier, Marco, Rédemption,
N'est-ce pas le même air de la même chanson?
Il semblerait morbleu! que les femmes honnêtes,
Pour écumer leur pot cessent d'être coquettes,
Et que Paris n'est plus qu'un immense bazar
Où l'on vend pour de l'or des amours de hasard.
En entendant toujours rebattre ses oreilles
Des succès insolents qu'obtiennent ses pareilles.
La modeste ouvrière oubliant l'atelier,
Méprise sa mansarde et descend au premier.
N'est-il pas naturel qu'une enfant de portière,
Qui, d'un boudoir coquet voit s'ouvrir la portière,
Soit perdue aussitôt qu'elle comparera,
Les balais de sa mère à ceux de l'Opéra.
A celle-là pitié, car la pauvre petite,
Par le mauvais exemple, entraînée et séduite,
Ignorait le danger. Il serait trop bouffon
De faire le procès à l'innocent goujon,
Qui, cédant à l'appât du pêcheur qui l'attire,
Quitte ses frais roseaux pour la poêle à frire.
Je garde mon courroux à ces jeunes crétins,
Qu'en langage vulgaire on appelle gandins,
Qui se font les prôneurs, les paillaisses, les pitres,
De celles qui les ont gobées comme des huîtres,
Tel d'entre eux qui voudrait singer le grand seigneur,
N'a jamais dépensé deux louis de bon cœur.
Il voudrait dans l'orgie, à l'heure qu'il se vautre,
Reprendre d'une main ce qu'il lâche de l'autre;
Du véritable amour son âme est le cercueil,
Il n'a qu'un stimulant, qu'un éperon, l'orgueil.
Etre n'est rien pour lui; ce qu'il veut, c'est paraître,
Quand il jette à regret son or par la fenêtre.
Le misérable irait, ils se ressemblent tous,
S'il n'était regardé, le ramasser dessous.
Le vrai monde lui-même est régi par la mode,
De ce monde effronté qui dédaigne son code.
La chose est arrivée à ce grand point inoui,
Que des femmes d'honneur qui n'ont jamais failli,
Et du respect de tous justement entourées,
Se parent en public de ceintures dorées.

LA MONNAIE.

Qui vous a donc si bien affilé le caquet ?

LE JUIF-ERRANT.

J'ai fini.

LE BOIS DE BOULOGNE.

C'est heureux !

LE FILS DU DIABLE.

Tournez le robinet.

LA MONNAIE.

Quels poumons !

LE JUIF-ERRANT.

Maintenant, Mariette, j'espère,
Que vous allez quitter sur le champ ce repaire
Qui doit vous inspirer le plus profond dégoût,
Et je vous tends la main pour sortir de l'égout.

MARIETTE.

Fort attentivement j'ai suivi la semonce,
Revenez dans un an, vous aurez ma réponse.

LE BOIS DE BOULOGNE.

Vous semblez tout penaud; tournez-nous les talons.

LE JUIF-ERRANT, à part.

L'amour peut la sauver,

LA MONNAIE.

Serviteur!

LE JUIF-ERRANT, à part.

Nous verrons!

LE FILS DU DIABLE.

Si vous perdez encor des brebis ou des biches,
Adressez-vous, bonhomme, aux petites affiches.

SCÈNE VII.

LES MÊMES moins le JUIF-ERRANT.

LA MONNAIE. Enfin, il est parti!

LE BOIS DE BOULOGNE. L'assommant personnage!

LE FILS DU DIABLE. De grâce, arrêtez-vous, mon cher Bois de Boulogne, nous avons assez râclé de l'hémistiche.

LA MONNAIE. Je ne trouverais plus un alexandrin pour un chapeau d'Alexandrine, et je vous demande en vile prose où nous allons passer le reste de la nuit.

LE FILS DU DIABLE. Il y a aujourd'hui un bal à l'Opéra.

MARIETTE. Est-ce qu'on y danse?

LE BOIS DE BOULOGNE. On y fait toutes sortes de farces.

MARIETTE. Allons-y gaiment.

LE BOIS DE BOULOGNE. Elle marchera comme sur des roulettes.

LA MONNAIE. Surtout quand elle aura la tête en feu.

LE FILS DU DIABLE. Vous ne pouvez, mesdames, vous présenter au foyer de l'Opéra habillée en pékines.

LA MONNAIE. On nous prendrait pour des épicières; courons chez Babin.

LE FILS DU DIABLE. Il est inutile d'aller si loin; appelle la Bastille, elle sera bien vite ici, car elle n'a que le boulevart à traverser. (La Monnaie agite son sac d'écus.)

LE FILS DU DIABLE, à Mariette. Nous danserons une polka ensemble.

MARIETTE. Nous danserons tout ce que vous voudrez.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LA BASTILLE.

LA BASTILLE (entrant sur l'air de la clochette merveilleuse).

Me voilà, me voilà,
Pour vous que faut-il faire!

LA MONNAIE. Assez de poésie, nous en avons par dessus les oreilles. (Elle sort.)

LA BASTILLE. Vous cassez mes vers.

LE FILS DU DIABLE. On te les paiera, tes vers. Je vous engage, mesdames, à vous équiper en chasseurs de Vincennes ou en zouaves de la garde. La Bastille vous accomodera en moins de deux heures.

LA BASTILLE. En moins de dix minutes ces dames n'auront qu'à choisir toute sorte de costumes masculins à des prix si modestes qu'elles en seront à la fois surprises et charmées.

LE BOIS DE BOULOGNE. Tu parles comme un prospectus.

LA BASTILLE. Non, car je ne mens jamais.

LE BOIS DE BOULOGNE. Tes tuniques sont à la mode d'aujourd'hui?

LA BASTILLE. Si vous disiez à celle de demain.

LE BOIS DE BOULOGNE. Et tu nous réponds de transformer ces dames en brillants cavaliers?

LA BASTILLE. Malgré mon désir de les contenter, il leur manquera toujours quelque chose.

MARIETTE. Quoi donc?

LE FILS DU DIABLE. Assez! Je gage une de mes cornes contre le plus touffu de tes sycomores que je fais entrer ces dames dans le *lit-banc* sans quitter le boulevart Beaumarchais.

LA BASTILLE. Ça doit être curieux.

LE BOIS DE BOULOGNE. Je tiens le pari, car il doit y avoir quelque diablerie là-dessous.

LE FILS DU DIABLE. D'abord, vous prenez...

LA BASTILLE. La route de Marseille?

LE FILS DU DIABLE. Non, la rue de Rambuteau.

LE BOIS DE BOULOGNE. Vous traversez le port.

LE FILS DU DIABLE. Non, vous passez entre les jambes du colosse de Rhodes.

LA BASTILLE. Pour arriver aux halles.

LE FILS DU DIABLE. Pour arriver aux colonnes d'Hercule.

LE BOIS DE BOULOGNE. Détroit de Gibraltar?

LE FILS DU DIABLE. Non, quartier de la Boule-Rouge, et là, pour 29 francs vous achetez...

LA BASTILLE. Quoi donc?

LE BOIS DE BOULOGNE. Une paire de pistolets.

LE FILS DU DIABLE. Une paire de draps.

AIR :

Un sommier, une couverture,
Un matelas, et, sans retard,
Mettez le tout à l'aventure
Sur un des bancs du boulevard
Enfoncez sur votre caboche
Un bonnet de nuit noir ou blanc,
Puis, tout de go sans anicroche,
Vous entrerez dans *lit-banc*.

TOUS. Ah! ah! ah!

LE BOIS DE BOULOGNE. Allez vous asseoir... Ce n'était pas la peine de nous tenir le bec dans l'eau pour un si piètre calembourg.

LA BASTILLE. Voulez-vous me permettre, mesdames, de vous en offrir un autre qui ne sera peut-être pas autant tiré par les cheveux?

AIR :

On trouve glorieux et doux
D'être subjugué par vos charmes,
Et quand vous êtes en courroux,
Il faut bien vous rendre les armes.
Au bal, dès qu'avec mes habits
Vous paraîtrez, mesdemoiselles,
Vous pourrez, sans quitter Paris,
Faire la guerre aux infidèles.

LE BOIS DE BOULOGNE. Ce couplet est assez bien tourné ; est-ce qu'il est de toi ?

LA BASTILLE. Je m'en donne les gants.

LE BOIS DE BOULOGNE (lui donnant un louis). Alors, voilà pour prendre une culotte. Mais ne perdons pas à jacasser un temps précieux pour agir ; à la Bastille, à la Bastille !

TOUTES. A la Bastille !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA SOLOGNE en riche fermière. (Musique).

ENSEMBLE.

Le bonheur nous invite.
Hâtons-nous d'y courir ;
Le temps emporte vite
Les heures de plaisir.

JÉROME (au dehors). Parapluies ! marchand de parapluies à 2 francs 50 centimes.

MARIETTE. Oh ! ciel ! c'est la voix de Jérôme !

LE FILS DU DIABLE.

Prenez garde, je suis jaloux,
Vous devez oublier cet homme
Ou tout craindre de mon courroux.

MARIETTE, jetant ses parures.

Séducteur, voilà ma réponse.
Reprends dentelles et bijoux.

LE FILS DU DIABLE.

Ils sont à vous.

MARIETTE.

Non, j'y renonce.
Durifflard sera mon époux.

LE FILS DU DIABLE.

Si vous dédaignez ma tendresse,
A vous la misère et la faim !

MARIETTE.

Hélas ! chez qui, dans ma détresse,
Trouver du travail et du pain.

LA SOLOGNE, en riche fermière.

Chez moi !

LE FILS DU DIABLE.

Quelle est donc cette femme ?

LA SOLOGNE.

Je suis la Sologne et je veux,
Fils du diable, que cette âme
Echappe à l'ardeur de tes feux.
Avec moi, blanche tourterelle,
Loin des embûches des méchants
Tu vas t'enfuir à tire-d'aile
Et reprendre la clé des champs.
Dans ta résistance soit ferme.

LE FILS DU DIABLE.

Nous verrons qui l'emportera.

MARIETTE.

Regagnons vite votre ferme.

LE BOIS DE BOULOGNE.

Et nous, courons à l'Opéra.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

TROISIÈME ACTE. — LA SOLOGNE.

Une cour de ferme. — Porte à claire-voie au fond. — Bancs rustiques, arbres. — Les bâtiments de la ferme à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA SOLOGNE, MARIETTE, en costume polonais, LUCAS, BLAISE, valets de ferme.

ENSEMBLE.

AIR :

LA SOLOGNE.

Que pour faucher le trèfle et l'herbe
Chacun ici soit en éveil,
Et pour lier les blés en gerbe
Guette un sourire de soleil.

BLAISE.

S'il pleut encore, les lièvres
Nageront dans les champs déserts,
Et l'on verra grimper les chèvres
Sur la branche des chênes verts.

LUCAS.

Messieurs les brochets dans nos rues
Se promèneront sans cocher,
Et l'on pêchera des morues
Près du coq de notre clocher.

REPRISE :

Que pour faucher...

BLAISE.

Dame Sologne, la moisson sera bientôt finie, si vous voulez bien faire notre compte à Lucas et à moi, demain, dès potron minette, nous prendrons notre département.

LA SOLOGNE.

Et où voulez-vous aller ?

BLAISE.

A Paris !

LA SOLOGNE.

J'en étais bien sûre, depuis que les chemins de fer ont changé nos villages en faubourgs de la Métropole, les gens de la campagne n'ont plus qu'une idée dans la tête et un cri à la bouche : Paris ! Paris ! Paris !

AIR :

Paris est la grande chandelle
Où de chaque département
Les papillons brûlent leur aile
Sans savoir pourquoi, ni comment.

Restez à la herse, à la houe,
Et n'allez pas, pauvres niais,
Dans la misère et dans la boue,
Patauger comme des barbets.

BLAISE. Je suis trop homme de terre pour ne pas vous comprendre.

LUCAS. Décidément, nous n'irons pas à la moderne Babylone.

LA SOLOGNE. Où il y a déjà assez d'imbéciles sans vous.

MARIETTE. Je n'y ai été qu'une fois, et j'ai bien manqué laisser prendre mon cœur par un enfant du diable.

BLAISE. Diable!

LA SOLOGNE. Tu te trouves donc heureuse parmi nous, Mariette?

MARIETTE. Oui, dame Sologne, et je n'aurais rien à désirer sans le souvenir de Jérôme Durifflard.

AIR :

Je pense à lui, quand de la ferme,
J'entends roucouler les pigeons;
Je pense à lui lorsque je ferme
L'appartement de mes dindons;
Je pense à lui, dès que verdoie
Le choufleur ou le céleri,
Et, quand j'entends piauler l'oie,
Je pense à lui, toujours à lui.

BLAISE. Voilà bien les femelles! des coups de griffe à ceux qui les dorlottent, et patte de velours aux drôles qui se moquent d'elles comme de Colin-tampon.

SCENE II.

LES MÊMES, MORTO-INSECTO, LE JUIF-ERRANT.

MORTO (à la cantonnade). Morto-Insecto! Ouvrez portes et fenêtres!... Morto-Insecto!...

LE JUIF-ERRANT. Ce gaillard-là fait plus de chemin que moi.

LA SOLOGNE. Voilà, enfin, le Morto-Insecto qui commence sa tournée ordinaire dans nos campagnes; j'attendais son passage avec impatience... qu'il soit le bien venu!... Eh bien! et les affaires?

MORTO. Ah! dame Sologne, ça va à la douce, cette chienne de pluie m'a causé bien des désagréments en 1860, au point que je me suis senti une forte démangeaison de me faire marchand de parapluies au lieu de par à... n'importe... après m'être gratté l'oreille; j'ai fini par conserver mon ancien métier de chasseur à la petite bête.

LA SOLOGNE. La grosse se fait rare.

BLAISE. Il y en a pourtant encore.

MORTO. Il y en aura toujours (lui frappant sur l'épaule), n'est-ce pas, garçon?

AIR :

Je promène, à travers la France,
La vieille enseigne de renon,
Afin que toute concurrence
Devant moi baisse pavillon.
Je suis l'Attila des insectes
Qui font un enfer de l'été,
J'extermine toutes leurs sectes
Au profit de l'humanité.
Je suis, de l'épicure antique,
Un des amis les plus piquants;
Mais, des piqûres, je me pique,
De préserver tous mes clients.
C'est moi, j'en suis fier, qui conserve
Un sommeil paisible à vos lits;
Je les protège et les préserve
De leurs dangereux ennemis.
Un privilège qui n'étonne
Par ceux qui savent mes secrets,
C'est qu'on me bénit quand je donne
Deux ou trois paires de soufflets.

REPRISE :

Je possède, etc.

LA SOLOGNE. Entrez à la ferme, mon brave Morto-Insecto, déjeûnez d'abord, et commencez ensuite votre chasse.

MORTO. Je vous réponds de ne pas tirer ma poudre aux moineaux. (Il rentre à la ferme).

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins MORTO-INSECTO.

LE JUIF ERRANT (regardant autour de lui avec étonnement). Voilà ce que c'est que d'être resté si longtemps prisonnier à l'Ambigu-Comique, j'ai perdu la carte et fait fausse route... Si j'en juge par tout ce qui m'entoure, je dois être nécessairement en Provence ou dans le Languedoc. Ah! j'aperçois une brave dame qui me remettra sur mon chemin. La Sologne est-elle loin d'ici, ma commère?

LA SOLOGNE. La Sologne est devant vous, voyageur.

LE JUIF-ERRANT. Vous voulez rire!...

LA SOLOGNE. Je n'en ai pas la moindre envie!

MARIETTE (bas). M'apportez-vous de ses nouvelles?

LE JUIF-ERRANT. Nous causerons tout-à l'heure. (à la Sologne). La dernière fois que j'ai rencontré cette pauvre Sologne, elle était si dépenaillée, si maigre, si chétive qu'elle m'a fendu l'âme, à ce point que j'ai partagé mes cinq sous avec elle, tandis que vous, ma commère, vous avez des joues comme des pommes d'apis et des yeux qu'on ne laisserait pas entrer dans une poudrière.

LA SOLOGNE. Depuis que de nobles bienfaiteurs ont jeté dans mon tablier des poignées de napoléons, vieillard, je ne tends plus la main que pour serrer celle de mes amis.

AIR :

Dans la prairie et la cépée,
Sur les collines au vallon,
Toute ma famille occupée
Avec amour bénit leur nom.
De mon sol qui restait en friche
Malgré mon incessant effort;
Ils ont fait une plaine riche
Où le blé pousse en épis d'or.
Ils ont chassé les mâles fièvres
Des étangs qu'on put assainir,
Et mes filles, pâles et mièvres,
Comme des roses vont fleurir.

CHOEUR :

Dans la prairie, etc.

Les maisonnettes aux tuiles rouges,
Couvrant nos joyeux laboureurs,
Par leurs soins remplacent les bouges
Où grelottaient tant de douleurs.
On s'occupe d'eux chez le pâtre,
En été sous le rameau vert,

On les vénère au coin de l'âtre
Pendant les longs soirs de l'hiver.

CHOEUR :

Dans la prairie, etc.

Mes grands bœufs, espoir de l'étable,
Broutent le trèfle du sillon
Qui, l'an dernier, aride sable,
Nourrissait à peine un grillon.
Leur main, généreuse à nos treilles,
Suspend le raisin velouté
Dont le jus remplit les bouteilles
Que nous vidons à leur santé.

CHOEUR :

Dans la prairie, etc.

LE JUIF ERRANT. Passer avec vous le reste de ma vie serait le plus cher de mes vœux.

LA SOLOGNE. Voilà pourtant des ingrats qui parlent de me quitter.

LE JUIF-ERRANT. Les imprudents!... Je veux, mes gars, vous épargner la dépense et les dangers de lointains voyages en vous recommandant à une de mes amies qui vous montrera les choses les plus curieuses et les hommes les plus pittoresques des cinq parties du monde, sans que vous perdiez de vue le clocher de votre village.

LUCAS. Est-elle donc notre voisine?

LE JUIF ERRANT. Elle habite Paris.

LUCAS. Et elle viendra ici?

LE JUIF-ERRANT. En moins de deux minutes.

BLAISE. Comme une sorcière sur un manche à balai?

LE JUIF-ERRANT. Comme une fée sur un rayon de soleil.

SCENE IV.

LES MÊMES, la PHOTOGRAPHIE.

LA PHOTOGRAPHIE.

RONDEAU.

AIR :

La moderne photographie,
De son souffle inspirant Badier,
Rend, de sa puissance infinie,
Tributaire le monde entier.

Messieurs, dans mon stéréoscope,
Dites ce que vous voulez voir,
Un ivrogne buvant sa choppe
Ou des chevaux à l'abreuvoir.

Le Phoque, au souffle de la brise,
Dormant auprès de son lit d'eau,
Ou la gondole de Venise
Prête à partir pour le Lido.

L'Hymalaïa, les Cordilières,
Les Baskirs coiffés d'astracan,
Et les odalisques d'Asnières
Qui risquent un léger cancan.

Le knout odieux qui déchire
Les épaules du pauvre serf,
Ou la grisette qui soupire
Dans le passage du Grand-Cerf.

Je puis vous jeter sur la terre
Volée à Christophe Colomb,
Dans la caravane du Caire,
Ou dans le quartier de ce nom.

Je vous montre en passant la crypte,
Où le chasseur prend six milans,
Et les pyramides d'Egypte
Qui durent depuis six mille ans.

Voulez-voir la douce image
De la maîtresse qui vous plaît,
Ou sur les bâtons de sa cage,
Gambader votre perroquet.

Les fameux raisins de Corinthe,
Les Mauresques de Mogador,
Le nez d'Arnal et d'Hyacinthe
Ou l'obélisque de Luxor.

La moderne photographie, etc.

BLAISE. Alors je vous donnerai un écu de trois livres pour tirer mon portrait.

LA PHOTOGRAPHIE. Il n'y a pas même de quoi te tirer les oreilles.

BLAISE. Eh bien! j'irai jusqu'à la demi-pistole, à condition que vous peinturlurerez mon âne et moi.

LA PHOTOGRAPHIE. L'un portant l'autre

BLAISE. Il le mérite bien. Il a obtenu un prix à l'exposition des bêtes de 1860, où nous nous sommes présentés tous les deux. La distribution a eu lieu dans un grand bâtiment qui ressemblait à l'arche de Noé; qu'il y en avait de ces bêtes... nous étions tous à notre poste, bichonnés, étrillés, frisés, bouchonnés... On commence par les cornes. Le tour de la plume arrive. Je suis un gaillard à poil, et la Sologne le sait. Eh bien! quand on a passé aux ânes, le cœur m'a battu à briser mes bretelles... Tout à coup on proclame le n° 3,217. Présent! m'écriai-je en m'élançant pour recevoir une médaille de bronze, et, attendu que mon cœur n'est pas de même métal, je saute au cou de ma bourrique, puis nous voilà tous les deux à braire et à pleurer comme des veaux.

LUCAS. Ce qui ne t'empêchera pas, quand il ne pourra plus travailler, de vendre sa carcasse pour en faire du noir...

BLAISE. Animal!...

AIR :

Malheur à l'ingrat qui cousque
Le compagnon de ses travaux,
Et le tire de la charrue
Pour le livrer à ses bourreaux.
Quant à moi, j'ai l'âme meilleure,
Et je prétends que mon grison
Soit traité, jusqu'à ce qu'il meure,
Comme l'enfant de la maison.

Suivez-moi à la ferme, madame la Poto... la Photo.. enfin, n'importe... je vous offrirai une tasse de lait... je boirai un verre de vin... et je donnerai au grison son picotin d'avoine, à seule fin que nous déjeûnions tous les trois comme une paire d'amis. (Blaise et la Photographie entrent à la ferme sur la reprise de l'ensemble.)

SCENE V.

LES MÊMES, moins BLAISE et la PHOTOGRAPHIE.

LE JUIF-ERRANT. Voilà un brave garçon!

LA SOLOGNE. Aussi, je le donnerais pour mari à ma petite Mariette si elle ne s'était pas affolée d'un ingrat qui ne mérite que son mépris.

MARIETTE. C'est plus fort que moi.

LE JUIF-ERRANT. Un repentir sincère efface bien des fautes

SCÈNE VI.

LES MÊMES, puis PIERRE, RICHARD, VICTOIRE, PEUPLE.

LA SOLOGNE. C'est aujourd'hui la fête du village. Elle serait complète si nous avions des nouvelles fraîches de ceux de mes enfants qui sont en Chine et en Syrie.

MARIETTE. Je vois venir des gens qui vous en apportent sans doute.

LA SOLOGNE. Puisses-tu, ma chère enfant, dire la vérité.

PIERRE. Bonne récolte, sœur Sologne; embrasse-moi, ami Blaise; ta main, Lucas! Bonjour à tout le monde.

LA SOLOGNE. Toi, je t'ai reconnu tout de suite; quant à celle-ci (montrant Victoire), qui est pourtant un joli brin de fille, je ne me rappelle pas où je puis l'avoir vue.

VICTOIRE. Cherchez-bien.

LA SOLOGNE. Dam! il y a plusieurs jeunesses de chez nous qui ont pris le tonnelet de vivandière pour suivre les armées; nous avons eu la Catiche...

VICTOIRE. Hun!

BLAISE. La grande Catherine qui n'avait qu'un œil.

VICTOIRE. Tu vois bien que j'en ai deux.

LA SOLOGNE. La Jeannette?.. la Marguerite!..

VICTOIRE. Vous brûlez, dame Sologne.

LA SOLOGNE. Alors, qui es-tu donc?

VICTOIRE. Moi!... je suis la Victoire.

LA SOLOGNE. Maintenant, je te reconnais... Il y a si longtemps que tu es partie!..

VICTOIRE. J'ai visité l'Afrique, la Crimée, l'Italie! Dame! j'ai été un peu partout, et maintenant j'arrive de Chine.

PIERRE. Et tu nous rapportes?...

VICTOIRE. Des chinois en bouteilles. (Elle donne un flacon de chinois).

BLAISE. Nous les croquerons au dessert.

PIERRE. Qu'est-ce que tu caches dans cette boîte?

VICTOIRE. Ça, c'est une autre histoire.

LA SOLOGNE. Est-elle longue?

VICTOIRE. Vous le verrez bien! c'est donc pour vous narrer... que le jour de la bataille de Pei-Ho, une espèce de mandarin auquel mon pied avait tapé dans l'œil, s'était, pour me surprendre, recroquevillé derrière ma tente.. mais il a bientôt vu que nous n'étions pas cousins; mon adversaire se sauve, je le poursuis... je l'attrape... je le renverse... il se jette à plat ventre... impitoyable, je le saisis par la nuque... il comprend que c'est entre nous une question capitale...

LA SOLOGNE. Et alors...

VICTOIRE. Alors, couic!...

PIERRE. Tu es donc une amazone?

VICTOIRE. Je n'ai plus cette prétention.

LA SOLOGNE. Tu portes avec toi le trophée de ta gloire?

VICTOIRE. Dont je vais avoir l'honneur de vous faire l'exhibition. (Elle tire de la boîte une queue qui n'en finit plus).

BLAISE. Voilà un fier ruban de queue.

VICTOIRE. Tel est, mesdames et messieurs, l'appendice obligé, l'ornement indispensable des habitants du céleste empire... comme il est difficile de les prendre par les sentiments, on les pince par les cheveux.

AIR :

Les indigènes de la Chine,
Sont de bien drôles d'ostrogoths,
Vous pouvez juger de leur mine,
Par l'enseigne des deux Magots.
C'est là, cependant, que les femmes
Quelle différence à Paris!
Peuvent, sans passer pour infâmes,
Faire la nique à leurs maris.

LA SOLOGNE. Tu as donc ton congé, Pierre Richard?

PIERRE. Oui, sœur, et je viens donner un coup de main aux camarades, jusqu'à l'heure où le tambour me rappellera sous le drapeau du régiment.

BLAISE. Tu n'as pas encore ôté ton sac, et tu semble déjà pressé de nous quitter?

PIERRE. Dam, mes enfants, c'est que nous allons au feu comme à la noce, savez-vous pourquoi?..c'est que nous sommes heureux du présent et que nous avons foi dans l'avenir.

AIR :

Quand, au noble cri d'en avant,
S'élance la France guerrière,
Une grande idée est devant,
Un grand peuple marche derrière.

Chaque fois que l'on bat en brèche,
Le moyen âge et ses abus,
C'est un Français qui tient la mèche,
Et brise des murs vermoulus.
Aux yeux des maîtres de la terre,
Nous secouons avec fierté,
Avant les torches de la guerre,
Le flambeau de la Liberté.
Quand au noble, etc.

En revenant de la Crimée,
Après Inkermann et l'Alma,
On vit notre vaillante armée,
Courir aux champs de Magenta.
L'Auguste père de l'empire,
Toujours si vivant parmi nous,
Du haut du ciel semble nous dire :
Enfants, je suis content de vous.
Quant au noble, etc.

Aujourd'hui sur la terre Sainte,
Où fut Godefroi de Bouillon,
Nous dressons nos tentes sans crainte,
Comme Richard-cœur-de-Lion.
Et pour protéger les victimes,
Du fanatisme musulman,
Nos drapeaux planent sur les cimes
Du Mont-Thabor et du Liban.
Quant au noble, etc.

SCÈNE VII.

TOUS LES PERSONNAGES DE LA REVUE.

JÉROME (déguenillé). Une pauvre petite charité, s'il vous plaît?

LA SOLOGNE. Il n'y a plus de pauvres dans la Sologne; Mariette, fais-lui l'aumône et qu'il poursuive son chemin.

MARIETTE. Mais, c'est lui, c'est Jérôme.

LE JUIF-ERRANT. Le marchand de parapluies.

JÉROME. Que le Fils du Diable a plumé jusqu'au bec, et qui n'a plus l'ombre d'un rifflard pour abriter sa tête.. Je t'ai offensée, Mariette, mais je m'en repens, et tu sais que je suis plus bête que méchant.

MARIETTE. Je te pardonne à condition que tu m'épouseras.

JÉROME. A perpétuité.

VICTOIRE (lui donnant sa queue). Voilà mon cadeau de noces.

LE JUIF-ERRANT. Moi, je te donnerai...

JÉROME. Vous me donnerez ?..

LE JUIF-ERRANT. De bons conseils, je n'ai pas autre chose.

LA SOLOGNE. Je te confierai un petit coin de terre. Je te montrerai comment on le cultive.

PIERRE. Et moi, jérôme, je t'apprendrai comment on le défend.

VAUDEVILLE FINAL.

CHOEUR DE REPRISE.

Paris est un enfant taquin
Auquel il faut, chaque matin,
Que l'on taille un nouveau pantin
Dans le vieux manteau d'arlequin.

LA BASTILLE.

On ne prend plus à la Bastille
Que mesure de pantalons,
Au lieu de poudre, le vin brille
En pétillant dans ses canons.

LE BON DIABLE.

Les Auvergnats, dans leurs attaques,
Pour en revendre les débris,
Démoliraient la tour Saint-Jacques
Ou Notre-Dame de Paris,

PASSOIR.

Mes convives, blondes ou brunes,
Ont des regards friands et doux.
Aussi ce n'est pas pour des prunes
Qu'elles lorgnent les cantalous.

DURIFFLARD.

Quand, en joyeuse compagnie,
On boit un vin pur et vermeil.
On peut, malgré son parapluie,
Recevoir un coup de soleil.

LE JUIF-ERRANT.

Nous allons voir des Syriennes
Plus gentilles que des houris,
Et de blanches Circassiennes.
Grand nous serons en *cirque assis*.

LA VICTOIRE.

Bientôt, mes joyeux camarades
Auront des crêpes de Pékin
Et videront maintes rasades
En se culottant à Nankin.

LA PLUIE.

Les deux grands théâtres qu'on mène
Vers un domicile nouveau,
Sont toujours, au bord de la Seine,
Certains de trouver un radeau.

PIERRE,

A cette heure que notre France
A les Alpes pour boulevard,
Elle compte pour sa défense
Plus d'un terrible Savoyard.

LE BOIS DE BOULOGNE.

Pour toujours le bois de Boulogne,
Du duel fuyant les hazards,
Apprête un nid à la cigogne
Au lieu de plumer les canards.

MORTO-INSECTO.

Je suis la terreur de l'insecte,
Et j'extermine les souris.
Cependant ma poudre respecte
Les rats qui vendent leurs souris.

LA PHOTOGRAPHIE.

On dit que Paris caracole
Sans avoir reçu de leçon,
Mais cette année il sait école
A celle de natation.

MARIETTE,

Nouvelle Fanchon la Vielleuse,
A mon pays disant adieu.
Au théâtre, pour être heureuse,
Je pense à la Grâce de Dieu.

BLAISE.

A mes désirs mettant des bornes,
De rester garçon j'ai l'espoir,
A moins qu'une paire de cornes
Ne vienne augmenter mon avoir.

LA MONNAIE.

Comme au théâtre il faut qu'on paie,
Messieurs, nous carressons l'espoir
Que vous nos rendrez la monnaie
De notre pièce de ce soir.

(Reprise du chœur.)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN.

Paris. — Imp. PILLOY, boulevard Pigalle, 50.